

# La deuxième vie des femmes<sup>1</sup>

*« Une fièvre de grossesse enflamme les femmes dont on voit les ventres glorieux et nus en couverture des magazines. Le projet, le rêve des femmes d'aujourd'hui serait-il d'être des mères? Un accomplissement suprême de la féminité? Quel genre de choc en retour signifie l'actuelle valorisation merveilleuse de l'image de maternité? »*

## LE CHOC DE LA FIN DE CE REVE : LA MENOPAUSE

La ménopause correspond à un moment crucial dans le remaniement de l'économie libidinale d'une femme. La fille découvre sa castration ce qui la mène à changer d'objet d'amour. D'être le phallus pour la mère, elle aura à glisser dans l'équation symbolique du phallus au bébé et aller chercher celui qui pourra lui donner cet équivalent phallique - le père. Freud<sup>2</sup> appelle cela *l'entrée de la fille dans l'Oedipe*.

A la ménopause, la promesse qu'il implique : celle d'un bébé substitut phallique, n'est plus réalisable. Il n'est pas rare que cela coïncide avec le départ des enfants du foyer. Mais même dans les pays où, devenus adultes, ils résident sous le même toit que les parents, ils ont cessé d'être enfants et veulent le prouver en interdisant à la mère d'exercer, sur eux, sa puissance maternelle. Il y a donc, nécessairement, perte phallique du côté du maternel, ne serait-ce parce qu'un certain pouvoir imaginaire dérivé de la dépendance de ces enfants par rapport à elle - vient à lui faire défaut.

Avec la cessation des règles se termine le service d'une femme pour l'espèce en même temps que le reste de son corps commence à montrer des signes de vieillissement. La ménopause est une humiliation narcissique difficile à surmonter, écrit Helene Deutsch, car une femme perd alors tout ce qu'elle avait reçu à la puberté. Avec la cessation de l'activité hormonale, surviennent les phénomènes de masculinisation dus aux mécanismes hormonaux: les poils sur le menton et l'abdomen, changement de la silhouette. Il y a une disparition progressive de sa féminité, et elle ajoute : « Dans cette disparition de ses qualités féminines individuelles, la femme vit une dissolution générale : La perte morceaux par morceaux de tout ce qui lui avait été donné à la puberté »<sup>3</sup>

Je pense qu'une femme perd les deux promesses qui lui avaient été faites lors de son entrée dans l'Oedipe et qui lui avaient permis d'accepter d'être une femme : celle d'un enfant en substitution du phallus et celle d'une certaine forme de phallicité de son corps tout entier. Il lui faut accomplir un double deuil : elle ne peut prétendre ni à la phallicité du maternel ni à celle de sa beauté.

J'étais en pleine réflexion sur ce sujet quand mon regard a été happé par d'énormes panneaux publicitaires qui, dans toutes les stations de métro parisien, assuraient : *C'est une chance d'être une*

---

<sup>1</sup> Cet article reprend quelques éléments de mon livre : Laznik M. C. : *L'impensable désir : féminité et sexualité au prisme de la ménopause*, Paris, Denoël, 2003.

<sup>2</sup> Freud S. (1925): *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*, O.C. vol XVI, Paris, PUF.

<sup>3</sup> Deutsch H. (1945): *La psychologie des femmes: étude psychanalytique*, Paris, PUF, vol II, 1967, p. 395.

femme. Une superbe Cendrillon me regardait d'un air délicieusement naïf, tandis que, de sous sa longue robe de bal, sortaient neuf adorables bébés<sup>4</sup>.



Une première perte évidente, au moment de la ménopause, est la possibilité de continuer à espérer des enfants comme dédommagement du manque phallique. La psychanalyste new yorkaise Ruth Lax a montré que l'envie du pénis se trouve alors réactivée par comparaison avec la situation du partenaire masculin qui peut, lui, continuer d'enfanter, ce dont souvent il ne se prive pas quand il refait sa vie avec une femme plus jeune.

La gynécologue S. Epelboin a observé dans sa pratique que les aménorrhées préménopausiques ou ménopausiques peuvent parfois révéler des fantasmes de grossesse. C'est le second diagnostic d'aménorrhée chez la femme de la cinquantaine. Selon la gynécologue Michèle Lachowsky, les femmes sont nombreuses à avoir peur de ces retards de règles qui, il y a peu, signifiaient un risque d'enfant et aujourd'hui signent un tout autre risque, celui de plus jamais en avoir. Une de ses patientes - une femme de 49 ans à l'allure encore jeune - veut se persuader qu'elle est enceinte parce qu'elle n'a pas eu ses règles et se montre très blessée en apprenant que cela ne lui est plus possible. Lachowsky commente : « Elle aurait voulu qu'on accordât le même crédit à ses ovaires, ou au moins qu'on ait l'élégance de faire un peu semblant. Comme disent les enfants : *On joue que je peux encore* ». Les femmes se révoltent bien plus souvent que l'on ne le pense, ajoute-t-elle. « Pour vous gynécologues, la cause est entendue, je n'ai plus de raison de me poser de problème, je ne peux plus être enceinte, il n'y a plus de risque de grossesse. Et si je préférerais celui-là au risque de ménopause ? Laissez-moi rêver encore un peu ! »<sup>5</sup>. Elle écrit aussi : « La crainte de la grossesse n'est plus du tout celle d'avant, d'avant la quarantaine. Elle est un rempart contre l'avancée de l'âge, le grain de sable dans l'horloge biologique, elle a valeur d'exorcisme ».

<sup>4</sup> Il s'agissait de la nouvelle couverture du catalogue des Trois Suisses. Nous ne dirons jamais assez combien les publicitaires ont le don d'aller à l'essentiel.

<sup>5</sup> Lachowsky M. : « Ne pas vouloir, ne pas pouvoir : à propos du désir de grossesse à la ménopause », dans *Reproduction humaine et hormones*, vol. 5, n° 6, 1992.

Selon la psychanalyste Maria Langer<sup>6</sup>, la perte de la capacité d'enfanter suscite une véritable détresse. Une femme, même s'il a eu des enfants, même si son travail la satisfait, fantasme consciemment ou inconsciemment, à chaque nouveau cycle, - tant qu'elle n'arrive pas à la ménopause - une nouvelle grossesse. Les règles, malgré leurs maux, sont la garantie d'une identité féminine possible et d'une maternité toujours en puissance. Michelle Lachowsky avait résumé la question en soulignant que : « ne plus vouloir n'est pas ne plus pouvoir ».

## AU DELA DE TOUTES CES PERTES : UNE LUEUR D'ESPOIR

En contrepartie de tous ces deuils inéluctables, il semblerait qu'une jouissance proprement féminine s'ouvre alors pour certaines femmes, jouissance qui, jusqu'alors leur était inconnue. Dans une enquête sur ménopause et sexualité, Bourgat<sup>7</sup> avait mis en évidence que « pour 15% des femmes interrogées le plaisir augmente avec l'âge ». Le Dr Mimoun<sup>8</sup> dit rencontrer cela, régulièrement, en consultation gynécologique : certaines femmes ne connaissent en effet l'orgasme qu'après la ménopause.

Madeleine Gueydan<sup>9</sup>, psychanalyste, se demande pourquoi à ce moment ? Pour y répondre, elle s'appuie sur une hypothèse optimiste et néanmoins intéressante. Tant qu'une femme est mère, l'enfant - en tant qu'équivalent phallique - vient combler chez elle le creux du désir, en bloquant la substitution métonymique sans fin qui lui est propre. La ménopause - parce qu'elle introduit une rupture, parce qu'elle affirme une impossibilité - introduirait à nouveau la castration. Il y aurait alors une réouverture de l'inconscient. Gueydan voit donc dans la ménopause une possibilité d'élaboration *secondaire* : un remaniement du matériel psychique en fonction d'un nouveau but. Ce remaniement de l'Œdipe permettrait - enfin - aux femmes de renoncer au maternel et à leur mère<sup>10</sup>.

Une des conséquences de cette liberté retrouvée va être l'instauration d'une pulsion libidinale accrue qui se manifesterait aussi bien dans un désir sexuel intensifié que dans des actes de sublimation. « Méfions-nous de cette idée commune qu'à la ménopause le désir sexuel décline. Ou il y a renoncement par refoulement, ou il y a une exacerbation qui entraîne parfois culpabilité ou gêne »<sup>11</sup>. Gueydan se situe là dans la droite ligne de Freud et de Deutsch et à contre courant de la littérature actuelle.

Certaines femmes affirment - dit-elle - qu'elles n'ont jamais été aussi satisfaites dans leurs rencontres sexuelles qui, si elles sont moins fréquentes, sont d'une qualité érotique bien supérieure.

Ses remarques se retrouvent dans des enquêtes d'opinion faites sur des échantillons représentatifs des femmes françaises. Mais ces études ne sont pas en mesure de proposer des hypothèses psychanalytiques sur les causes de ce qui est là constaté. Comment expliquer que certaines femmes dépassent leur frigidité justement à la ménopause ? Rappelant que la mère ne peut procurer de jouissance du vagin, car c'est le seul endroit du corps de la fille qui lui est fermé, Gueydan fait l'hypothèse suivante: ne pas avoir de jouissance vaginale peut être une façon de ne pas renoncer à sa mère qui resterait présente dans cette absence de jouissance.<sup>12</sup> L'auteur propose de penser que lorsque le deuil du maternel a pu se résoudre à la ménopause, cette jouissance

---

<sup>6</sup> Langer M.: « A menopausa, considerações finais », in *Maternidade e sexo: estudo psicanalítico e psicossomático*, 1981; Porto Alegre; Ed. Artes Medicas; trad. Maria Nestrovsky Folberg, p. 237-248. Traduit de l'original en espagnol *Maternidad y sexo - estudo psicoanalítico y psicossomático*, 1978, Buenos Aires, Editorial Paidós.

<sup>7</sup>Cité par Mimoun S. : « Ménopause et sexualité », in *Traité de gynécologie-obstétrique psychosomatique*, organisé par S. Mimoun, Médecine-Sciences, Flammarion, Paris, 1999, p. 293-302

<sup>8</sup> Président de la SPGOP : Société française de gynécologie-obstétrique psychosomatique.

<sup>9</sup> Gueydan Madeleine : « Femmes en ménopause », éd Erès, Toulouse, 1991.

<sup>10</sup> Gueydan rappelle que parfois c'est l'inverse qui se produit, induisant la survenue d'une mélancolie

<sup>11</sup> Idem p. 33.

<sup>12</sup> Ma clinique des femmes frigides de la trentaine semble corroborer cette hypothèse de Gueydan.

devient possible et correspond à l'acceptation de l'homme qui séparera de la mère. Voilà une hypothèse intéressante et une bonne nouvelle.

Il est vraisemblable que, pour certaines, la fin de leur rôle maternel ou en tout cas la fin de la possibilité d'enfanter leur permettent de redécouvrir, ou de découvrir, leur désir sexuel pour leur partenaire. Leur refus du féminin, c'est à dire leur refus de la jouissance vaginale, semble s'émousser au moment où elles font le deuil d'être mère, en même temps qu'un certain deuil de leur propre mère<sup>13</sup>. Les voilà enfin aptes à recevoir le mari-amant, *l'effracteur nourricier*<sup>14</sup> qui les portera aux cieux d'une jouissance qui vient enfin de s'entrouvrir à elles. Mais, pour cela, encore faut-il qu'elles soient à même de le garder. Ma clinique psychanalytique m'a enseigné que cela dépendait bien plus du savoir qu'elles avaient des conditions du désir masculin, des difficultés de leur propre crise du milieu de la vie, de leur capacité à entendre le rêve des hommes, que de leur jeunesse.

## LES REVES DES HOMMES QUE DES FEMMES MECONNAISSENT

A la ménopause, quand l'image corporelle change, seul le regard du partenaire semble pouvoir apaiser l'impitoyable condamnation d'un miroir. Face au désarroi d'une femme, c'est lui qui peut la soutenir et la rassurer. Or, le gynécologue Sylvain Mimoun tout en reconnaissant l'importance du partenaire, rappelle que, selon Channon et Ballinger<sup>15</sup>, dans 25% des cas la diminution des rapports sexuels est due aux difficultés d'érection du conjoint. Mais comme l'identité féminine ne se soutient que d'un regard-parole de l'Autre, les défaillances à garder érigé son hommage, de la part de celui qui occupe cette place, peuvent avoir des effets sur elle.

Cela accroît, chez certaines, la revendication adressée au partenaire qui doit, par les preuves de la puissance de son désir érigé, la rassurer sur sa capacité, à elle, d'être toujours désirable. On voit bien, dans ce contexte, comment la défaillance de la puissance mâle peut être interprétée par l'épouse comme témoignant de la perte de ses charmes. Pour peu qu'il aille alors vérifier sa virilité auprès d'une autre, certes parfois plus jeune, et l'hypothèse de départ que faisait sa femme s'en trouve confirmée.

Face à cet organe viril qui pourrait venir à défaillir et, au-delà de l'organe, que le phallus imaginaire – symbole de fécondité et de toute-puissance - puisse faire défaut, l'homme aux tempes grisonnantes revit son angoisse de castration, écrit le psychanalyste Patrick De Neuter : « ces craintes et frayeurs sont d'autant plus probables et plus fortes que l'homme conjugue sa vie à celle d'une femme qui a fait carrière, qui a du pouvoir et du savoir, qui prend l'initiative dans la relation de séduction ou encore, qui peut le dominer par son intelligence ou par l'importance de ses biens matériels. De telles femmes, qui ont réussi leur vie selon certains critères d'aujourd'hui, peuvent, bien malgré elles, réactiver chez l'homme des fantasmes d'enfance, de domination par une imago maternelle phallique et donc féminisante »<sup>16</sup>.

Freud parlait d'un climatère au masculin, pour désigner ce moment où un homme connaît une certaine baisse de sa puissance. Ce qui ne veut pas dire que son désir diminue, Freud affirme clairement qu'il y a, chez l'homme aussi, augmentation de la libido . Il arrive ainsi que ce partenaire masculin aille chercher ailleurs où satisfaire sa libido, tout en se rassurant sur sa puissance. Avec une partenaire bien plus jeune, il pourra plus facilement compenser sa perte de puissance physique par sa puissance sociale et économique. La romancière italienne Lidia Ravera décrit bien ces grands personnages masculins qui épousent des jeunes femmes dont

---

<sup>13</sup> Nous avons vu que Madeleine Gueydan fait cette hypothèse.

<sup>14</sup> Pour ce concept voir Schaeffer J. : *Le refus du féminin*, PUF, Paris, 1997.

<sup>15</sup> Channon LD, Ballinger SE : « Some aspects of sexuality and vaginal symptoms during menopause and their relation to anxiety and depression », in *Br J Med Psychol*, 1986, 59, 173-180.

<sup>16</sup> De Neuter P: «Le mythe de l'enlèvement d'Europe, considérations actuelles sur le désir de l'homme à l'aube et au midi de la vie», dans *Bulletin Freudien*, Bruxelles, n° 37-38, sept. 2001, pp 75-105.

l'accomplissement social et économique n'est pas encore fait et qui ont donc besoin d'eux qui se sentent alors aimés et admirés, car utiles et importants<sup>17</sup>.

le concept psychanalytique de phallus est à double tranchant : signifiant du manque sur le plan symbolique, mais marque de la puissance virile, sur le plan imaginaire. Dans le jeu du désir entre homme et femme, c'est bien dans la méconnaissance de ce double caractère du phallus que réside souvent une des causes de la crise des couples au milieu de la vie. Mais quel rapport y a-t-il entre le phallus et l'organe masculin? Selon ce dernier pouvait s'avérer décevant au registre phallique : « l'organe ambocepteur peut être dit céder toujours prématurément »<sup>18</sup> Et au moment où il aurait fallu qu'il soit encore là, « il n'est plus qu'un petit chiffon, il n'est plus là que comme témoignage, comme souvenir de tendresse pour la partenaire ».<sup>19</sup>

Cet organe, Lacan ne l'appelle pas le phallus. Il constate surtout combien il est défaillant à tenir cette place. Nous pouvons imaginer l'angoisse que suscite une situation où cet *organe ambocepteur* devient l'unique preuve de phallicité qu'un homme puisse donner à sa compagne. Cela peut se produire quand l'organe est la seule forme imaginaire de phallicité dont elle serait encore dépourvue. Disposition d'autant plus angoissante pour un homme à la soixantaine s'il ne peut plus lui renouveler, sur-le-champ, son hommage. Cette situation concernerait moins les « grands hommes » car, du phallus imaginaire, ils en ont ailleurs à revendre.

En 1998, la journaliste Gail Sheehy- qui sept ans auparavant avait écrit *The silent passage* - un best seller sur la ménopause, lu par plus d'un million de femmes américaines<sup>20</sup> - publie un des premiers livres grand-public consacré à la crise du milieu de la vie chez les hommes. Elle y remarque que beaucoup de femmes de la cinquantaine occupent maintenant une position de prestige sur le plan professionnel. Tandis qu'elles montent leurs propres entreprises ou bien reprennent des études universitaires, leur mari peut avoir l'impression que sa carrière se rétrécit. Cela produit « dans la relation, un déséquilibre dans la balance du pouvoir. La relation peut alors éclater. »<sup>21</sup>

Nous savons qu'énoncer qu'il y a danger dans un couple quand la « balance de pouvoir » penche du côté féminin n'est pas dans l'air du temps. A cela on nous rétorquera que ce ne sont là que des cas particuliers. Que disent les études démographiques à ce sujet et comment les entendre ? Seule cette question de la distribution dissymétrique de la place du phallus permet de saisir pourquoi la majorité des femmes sans partenaire sexuel ont en moyenne un niveau d'étude : *bac plus 5*, tandis qu'à situation égale, le niveau d'études moyen des hommes est *bac moins 5*.

En ville, les femmes cadres restent souvent seules, ceci parce que leur phallus imaginaire (argent, pouvoir) n'attire pas les hommes. Ils ont besoin d'avoir le phallus dans leur champ, ce qui explique, en partie, leurs couples avec des femmes plus jeunes. La fonction du phallus permet aussi de comprendre pourquoi des hommes plus âgés, à salaire supérieur, ont autant de chances d'avoir une partenaire sexuelle que des hommes plus jeunes à salaire inférieur. Dans notre société, l'argent est une des formes du phallus imaginaire. Pour ce qu'il en est des rapports sexuels, avoir du phallus imaginaire favorise les hommes et non les femmes, et cela pour des raisons de structure.

---

<sup>17</sup> RAVERA (L.), *Né Giovani né vecchi*, éd. Mondadori, Milano, 2000.

<sup>18</sup> Lacan J : *Le séminaire sur l'Angoisse*, leçon du 29 mai 1963, séminaire inédit.

<sup>19</sup> Mais cette situation n'est un drame, poursuit Lacan, que pour celui qui croirait dans l'idéal de l'accomplissement génital.

<sup>20</sup> Sheehy Gail: *The silent passage: menopause*, New York, Pocket Book, 1991

<sup>21</sup> Sheehy Gail: *Understanding men's passage*, Ballantine Books, New York, 1999, p 150.

En tant que psychanalystes, nous pourrions avancer que, pour qu'un homme se permette de se dire amoureux, aille quêter une partenaire de l'autre sexe, il lui faut pouvoir se soutenir d'un phallus imaginaire dans son champ à lui et d'un certain manque de son côté à elle. Pour une femme, c'est de viser le phallus dans le champ de l'Autre ( de l'autre sexe) qui l'amène à se sentir portée vers lui. Pour cela, encore faut-il qu'elle puisse se vivre un peu manquante de ce qu'elle va aller viser dans son champ à lui.

Or, chez tout sujet, le phallus ne se présente que sur le mode du manque, -□-. Le sujet ne peut trouver de phallus positif que dans le regard de l'Autre, sa compagne de l'autre sexe. C'est elle qui le garantira, qu'à ses yeux, le phallus – ou plutôt un de ses avatars imaginaires - se trouve bien dans son champ à lui. Il y a là une faiblesse masculine que la féminité devine, à condition cependant qu'une femme supporte de viser le phallus dans le champ de son partenaire, ce qui suppose qu'elle s'en reconnaisse manquante. Si, sur le plan intellectuel les deux partenaires ont la même puissance phallique, ce n'est pas là que jouera la dissymétrie. Voilà sans doute pourquoi les couples formés par un grand professeur et sa jeune élève émerveillée fonctionnent plutôt bien. Il peut arriver qu'une femme ait des difficultés à signifier à son conjoint, qu'à ses yeux, il en a, du phallus. Son indépendance financière à elle ôte à l'argent du mari la valeur d'un phallus imaginaire dont il serait nanti et dont elle serait manquante. Dans les générations précédentes, les mères des actuelles quinquagénaires ne travaillaient pas, ce qui garantissait une dissymétrie. Sa carrière la mène à recevoir tout autant d'honneurs, sinon plus, que lui. Ce n'est donc pas non plus la reconnaissance sociale qui peut incarner, imaginativement, la présence du phallus dans son champ à lui<sup>22</sup>. A la ménopause, sa femme ne pourra même plus recevoir de lui un enfant.

Certaines auront, néanmoins, suffisamment d'ingéniosité pour continuer à lui signifier qu'à ses yeux à elle, le phallus est bien dans son champ à lui. Sinon, il se trouvera réduit à ne faire preuve de sa phallicité qu'en termes de son organe érectile. Cet organe, même s'il imaginise pour beaucoup la fonction phallique, n'en est qu'un des avatars et l'un des plus fragiles. Sommé de venir tout seul faire preuve de l'existence de cette puissance, il peut d'autant plus défaillir, que l'homme de la fin de la cinquantaine n'est plus au zénith de ses performances dans ce domaine. C'est là qu'il consulte l'andrologue.

## LES CAUCHEMARDS DE L'HOMME AUX TEMPES GRISONNANTES

Chez l'homme de la fin de la cinquantaine, l'angoisse de castration est réactivée aussi par le sentiment que la mort n'est plus une abstraction. Dans la mesure où elle signifie l'arrêt de la possibilité de procréer, la ménopause de sa compagne ôte ce qui pouvait faire obstacle à la mort.

Le psychanalyste De Neuter dresse la liste des réactions possibles pour tenter de maintenir la dénégation et les diverses formes du « *je n'en veux rien savoir* ». Celle qui touche le plus la partenaire ménopausée est assurément le besoin qu'ont certains de se lancer, « dans de nouvelles amours<sup>23</sup>, avec des jeunes femmes bien plus jeunes qu'eux. D'aucuns même se lancent dans de nouvelles paternités. Amour et procréation se font tentatives de guérison de l'angoisse suscitée par la vieillesse et la mort, angoisse que Freud a rapproché de l'angoisse de castration. »<sup>24</sup>. Tout nouvel amour, rappelle Patrick De Neuter indépendamment de l'âge de l'aimé, induit chez les amants un sentiment de renaissance : « On comprend que ce sentiment de renaissance sera

---

<sup>22</sup> Ce processus de destruction de toute dissymétrie ne fait que s'accélérer. Beaucoup de femmes de la trentaine mènent aujourd'hui des carrières très réussies, mieux que celles de leurs éventuels partenaires masculins. Un nouveau phénomène de société semble apparaître, déjà souligné en Angleterre. Il semblerait qu'il y ait plus d'un million de femmes cadres supérieurs de la trentaine qui n'ont aucun partenaire masculin. Un certain nombre d'entre elles en loueraient pour se présenter à certains dîners ou réceptions. Gail Sheehy remarque que, même dans les couples constitués, dès la fin de la trentaine la perte du désir sexuel est en rapport avec une lutte pour le pouvoir entre les deux partenaires. Voir Sheehy G. : *Understanding men's passage*, op. cit. p.179.

<sup>23</sup> D'après le Consumer Report, 25% des maris et 8% des épouses ont dit avoir eu des rapports sexuels extraconjugaux au moins une fois après l'âge de 50 ans.

<sup>24</sup> De Neuter P. : Op. Cit.

d'autant plus grand que l'aimée sera en âge d'être la fille de l'amant envahi par les angoisses du vieillissement et de la mort. »<sup>25</sup>

L'enfant n'est pas lourd de sens pour la femme seulement. La clinique montre que l'homme peut en espérer l'attestation visible de sa virilité, la confirmation de sa puissance, la prolongation de sa vie au-delà de sa mort et l'assurance de la perpétuation de la généalogie<sup>26</sup>.

De Neuter évoque l'écrivain Françoise Rey, dont le roman « *La rencontre* », raconte l'histoire d'un père, châtelain qui, à la fin de la cinquantaine, tombe amoureux d'une jeune villageoise que son fils, mort à la guerre, avait mise enceinte. Le père adopte l'enfant et devient l'amant de la mère, à qui il fait encore un bébé. À l'annonce de sa nouvelle paternité il repartit « ivre d'une joie totale, absolument heureux, radicalement métamorphosé. Il avait vingt ans, à peine plus, et le plaisir d'exister bouillonnait en lui avec l'amour qu'il venait de donner et de recevoir. Il se sentait beau, vigoureux, puissant et immortel, en dehors des lois du monde. »<sup>27</sup>

Il me paraît important de souligner, dans ce passage, deux signifiants qui sont, à mon avis, essentiels dans la constitution de la dissymétrie de ce nouveau couple : il est *châtelain*, elle n'est que *villageoise*. De ce blason de pouvoir - phallus imaginaire - dont il est pourvu, elle est manquante. Ce fantasme de puissance et d'immortalité - être en dehors des lois du monde, qui accompagne chez l'homme ce type de remaniement de sa vie - va être très bien métaphorisé par l'auteur à travers le Mythe de Zeus et Europe.

Zeus succombe aux charmes d'une jeune mortelle qui n'est autre que son arrière-arrière petite fille. Il se métamorphose alors en un beau taureau blanc et doux sur lequel la jeune fille monte. Il l'enlève, lui déclare sa flamme, l'épouse et lui fait trois enfants qui « deviendront des personnages illustres et puissants sur cette terre »<sup>28</sup>. Difficile d'imaginer mieux du côté du phallique. Pour De Neuter, le mythe d'Europe figure bien *l'homme aux tempes grisonnantes* assailli par le démon de midi. Beaucoup de femmes, dont les maris courent de bien plus jeunes, voient dans les marques du temps qui commencent à se faire sentir sur leur corps la raison de la désaffection maritale.

Dans le mythe, rien ne dit que Zeus ait délaissé sa femme Héra parce que celle-ci aurait perdu ses charmes. Il est d'ailleurs difficile d'imaginer qu'une divinité de l'Olympe se flétrisse. Par contre, De Neuter souligne que Zeus devait avoir quelques difficultés dans son couple par rapport à la dissymétrie phallique. Certains mythes rappellent qu'Héra est bien l'épouse de Zeus mais qu'elle est d'abord sa sœur. C'est elle qui « donne » la souveraineté. « L'iconographie grecque la représente d'ailleurs souvent munie d'un sceptre et assise sur un trône »<sup>29</sup>. Avec Héra, rien n'indique à Zeus que le phallus se trouve de son côté, au contraire. Ne serait-il pas allé vers la jeune fille pour des raisons liées à la structure même du désir masculin? Ce genre de situation est fréquente dans notre bas monde. « Ceci nous aide aussi à comprendre les difficultés que peuvent rencontrer certains hommes avec des femmes pourvues de ces attributs phalliques que constituent le savoir universitaire, le pouvoir politique ou encore la réussite financière »<sup>30</sup>, dira De Neuter.

Le problème est plus aigu encore quand la compagne ne peut plus porter d'enfants, preuves visibles de la puissance phallique de son mari. Or, il n'est venu à l'idée de personne qu'une déesse puisse se retrouver ménopausée, castration impensable pour une divinité. Par contre « ses rejetons les plus célèbres, Héra les conçoit seule, soit en frappant le sol de sa main, soit en mangent une laitue qui la rend féconde sans que Zeus ne la touche »<sup>31</sup>. Et du coup, Héra se

---

<sup>25</sup> Idem

<sup>26</sup> Stryckman N., *Désir d'enfant*. In *Le Bulletin freudien*, 21, 1993, pp. 91-92., cité par De Neuter P. ibidem.

<sup>27</sup> Rey F., *La rencontre*, Paris, Spengler, Pocket 3047, 1993, pp. 445-446, cité par De Neuter P. : ibidem.

<sup>28</sup> De Neuter P. : ibidem.

<sup>29</sup> Ibidem

<sup>30</sup> Ibidem

<sup>31</sup> Ibidem

trouve dans la même situation que beaucoup de femmes ménopausées : son mari va aller chercher ailleurs où prouver sa puissance paternelle et phallique. Lorsqu'il va vers une femme plus jeune, un homme cherche, en général, celle qui veut bien se plier aux caprices de son désir : « Autrement dit, et plus radicalement, des jeunes disposées à se faire l'objet cause de son désir. »<sup>32</sup> ajoute De Neuter.

Le désir masculin envers une femme vient en général s'accrocher sur un trait de celle-ci: les jambes ou les fesses, un brillant dans le regard ou sur la chevelure, le galbe d'un sein ou encore telle tenue vestimentaire. Ou encore ce sera une certaine façon de s'asseoir, de s'habiller, une certaine modulation de la voix. C'est l'«objet a», qui peut se découper de son corps à elle, qui cause son désir à lui<sup>33</sup>. Il est des féministes bien sûr pour dénoncer ce qu'elles appellent la réduction d'une femme en objet. Mais beaucoup tout en n'en étant pas dupes, s'y prêtent volontiers, voire même jouent de cet objet qui cause le désir du partenaire.

Quand une femme se met dans l'idée que c'est l'usure de son corps qui désamorce le désir du partenaire, elle baisse souvent les bras et considère qu'il n'y a plus lieu de continuer à jouer le rôle de celle qui a ce qu'il faut pour causer son désir. Elle fait probablement erreur, car s'il y a sûrement nécessité d'une certaine positivation « perverse » de l'objet « a », cause du désir masculin. Cette positivation peut se faire dans un jeu de cacher-montrer propre à la mascarade et qui réussit à se réaliser même au niveau d'un dire, par un signifiant.

## LES FORMES POSSIBLES DU CHARME A LA MENOPAUSE

Le personnage mythique de Ninon de Lenclos représente cet idéal de femme qui fut capable de séduire jusqu'à un âge avancé de sa vie. Il y a deux composantes dans son personnage: jeune, et belle, elle a pu s'appuyer sur l'image idéalisée du corps féminin, qui était sûrement promu en tant qu'idéal phallique. Elle n'ignorait pas – comme toutes les grandes courtisanes – combien de cette place elle pouvait être aimée des hommes. Mais elle ne s'est pas laissée réduire à une image. Elle se savait porteuse d'un signifiant spécifique de l'Idéal paternel : elle chantait en jouant du luth, l'instrument de son père. Qu'est-ce qui a permis à Ninon de Lenclos de se prêter, avec une telle aisance, au jeu de la mascarade féminine - jusqu'à sa forme extrême, la courtisane ? C'est sans doute la très bonne relation qu'elle a eue avec ce père, dans l'enfance, qui lui a donné ce solide sentiment de son identité de femme et de sujet. Il était luthiste et avait enseigné à sa fille l'art de cet instrument. A la cinquantaine, riche et respectée, elle charmait son salon en jouant du luth à tous ces grands messieurs qui le fréquentaient. De l'art du bien jouer et du bien chanter, elle cultiva par la suite l'art du bien dire au point que Voltaire - qui eut le privilège de fréquenter son salon - la comptera parmi les femmes philosophes.

Un des exemples les plus touchants du pouvoir séducteur du bien dire féminin nous est donné dans un trait particulier de la liaison entre Colette et Bertrand de Jouvenel. Cette *puissance du bien dire* prend la forme d'une lettre, rédigée par une femme dont le corps est maintenant celui d'une quinquagénaire qui porte son âge. Ceci montre que ce pouvoir demeure très au-delà de la possibilité d'offrir l'image d'un corps féminin, promu idéal phallique. Cette lettre, écrite au moment où son jeune amant de 24 ans devait la quitter pour se marier avec une jeune fille, ne lui parvint jamais. Sa nouvelle fiancée l'avait interceptée – elle le lui avoua bien plus tard et la lui récita<sup>34</sup>. Elle l'avait apprise avant de la détruire, tant elle la trouvait belle. La jeune femme redoutait la puissance de cette prose sur celui qu'elle aimait. Ce que la jeune fiancée jette à la corbeille, ce sont des mots dont le charme opère à l'instar d'un filtre. Nous avons là, en action, le pouvoir du bien dire.

---

<sup>32</sup> Ibidem

<sup>33</sup> Nous parlons ici de désir et non pas d'amour, ce dernier concerne l'être tout entier.

<sup>34</sup> Lottman H. : *Colette*, Paris, Gallimard, 1990, p. 248. Il cite Bertrand de Jouvenel : *La vérité* lviii



Germaine Greer<sup>35</sup> rappelle elle aussi qu'« Il existe dans l'histoire, des exemples de femmes d'âge mûr qui, jusqu'à leur mort, ont fait l'objet d'une passion Diane de Poitiers, en pleine maturité, avait su conquérir et garder l'amour du jeune roi de France, lequel aurait pu s'offrir les plus belles jeunes femmes du royaume. Cela prouve qu'une femme, c'est plus qu'une paire de seins, écrit-elle, car elle ne devait pas être bien belle à voir en slip. Pour rendre compte du pouvoir de séduction de ces femmes matures de l'Ancien Régime, Greer cite leur esprit, leur intelligence, leur raffinement et leur personnalité. Au milieu de la vie, le charme prend d'autres formes que la fraîcheur des appâts.

Quand l'homme aux tempes grisonnantes consulte l'andrologue pour des inquiétudes quant au fonctionnement de son organe, il se plaint parfois que sa femme attend de lui des preuves corporelles de son désir et qu'en plus il doit se montrer capable de la faire jouir vaginalement. « Celle-là même qui, auparavant, semblait préférer les jeux préliminaires, voilà qu'elle ne pense plus qu'à être pénétrée! », remarque le Dr. Sylvain Mimoun<sup>36</sup>. Mais quand le mari, n'a plus, face à elle, d'autre preuve de sa puissance phallique à fournir, que celle - bien mince - des performances de son organe érectile, il peut être pris de craintes. Il tendra à éviter les situations où sa puissance phallique risque de se mesurer essentiellement en termes de ses performances érectiles. Une plaisanterie américaine, rapportée par le très sérieux journal *Le Monde*, résume parfaitement cette situation: Un mari est paniqué de ne pas retrouver sa femme à la maison, une heure après avoir avalé du Viagra. - « Essayez avec la femme de ménage », conseille le médecin. - « Mais avec elle je n'ai jamais eu de problème », rétorque le patient très énervé.

La psychanalyste Ruth Lax pense que les femmes - toutes à leur honte face aux changements corporels et à leur propre détresse psychique - ont tendance à dénier les problèmes, tant psychiques que physiques, que traversent leurs conjoints dans la crise du milieu de la vie. Une patiente, dont le mariage était en crise pendant sa ménopause, se sentait mise en danger par les attentions que son mari prodiguait à des femmes plus jeunes. Elle éclate à une séance : « Et lui il peut se tirer, et tout recommencer, autant de fois qu'il le voudra, et moi je suis coincée avec les mêmes et je ne peux même plus en avoir d'autres. Comme si j'étais desséchée et ne pouvais plus refleurir. Je suis coincée dans ma vie...pas lui.»<sup>37</sup> Je dirais que, faute de pouvoir entendre que lui aussi faisait là face à sa propre castration, elle ne pouvait que retrouver, dans toute sa vivacité, son *Penis neid* renouvelé. Ceci risque de rendre une femme sourde à ce qui se passe dans son couple. Ces femmes plus jeunes, à qui son mari prodiguait ses attentions, n'étaient-elles pas moins phalliques que l'épouse ?

Le châtelain grisonnant se choisit une villageoise et non une autre châtelaine ; le grand professeur, un élève et rarement un collègue aussi brillante que lui. Zeus lui-même ne remplace pas Héra par une autre divinité. La dissymétrie du registre phallique se retrouve pratiquement toujours dans les nouveaux couples de nos Zeus d'ici bas.

Un certain nombre de femmes trouvent l'art de regarder-écouter le conjoint en le mettant à cette place phallique et le talent de s'en montrer dépourvues. Les hommes les quittent assez rarement. Mais une difficulté supplémentaire se présente sur le chemin d'une femme vers une deuxième vie amoureuse.

---

<sup>35</sup> Greer G. : *La seconda metà della vita : come cambiano le donne negli anni della maturità*, trad. Ital. De Bernascone R. et Galasso T., Milano Mondadori, 1992.

<sup>36</sup> A propos des plaintes en consultation d'andrologie, nous remercions ici les renseignements cliniques qui nous ont été apportés par le Dr Sylvain Mimoun, dans le cadre de notre séminaire commun sur la ménopause à la Société Française de Gynécologie-Obstétrique et Psychosomatique.

<sup>37</sup> Lax R. : "The expectable depressive climateric reaction", dans *Bulletin of the Menninger Clinic*, 46 (2), 1982, p. 202.

## CAUCHEMARS INCESTUEUX : CAUSE FONCIERE DANS L'ABANDON DE LA SEXUALITE PAR UNE FEMME AU MILIEU DE LA VIE

Convient-il de parler d'amour ou de passion pour des femmes à la ménopause ? Ou n'y aurait-il d'amours que ceux qui, déssexualisés, n'entraînent plus de passion ; celui d'une grand-mère pour ses petits enfants, par exemple ? Dans ses travaux sur le désir de l'homme au midi de la vie<sup>38</sup>, Patrick de Neuter s'interroge sur le destin des épouses délaissées par ceux qui vivent alors une passion avec une femme plus jeune. Confrontées aux mêmes épreuves du vieillissement, elles n'ont pas la possibilité de lutter avec les mêmes armes. Les femmes n'auraient-elles plus assez de libido pour vivre des passions ?, se demande-t-il.

A plusieurs reprises, Freud met en parallèle la ménopause et la puberté : une jeune fille inhibe son désir parce que c'est trop tôt et une femme en ménopause parce que c'est trop tard. Helene Deutsch (1944) va apporter des compléments à l'entendement de cette inhibition<sup>39</sup>. Elle rappelle les travaux de Freud sur les fantasmes incestueux à la puberté: au moment où il y a accroissement des pulsions sexuelles, celles-ci vont prendre comme objet le parent œdipien. La puberté est une deuxième reviviscence du complexe d'Edipe et, pour elle, la ménopause en serait une troisième. Elle adjoint donc l'hypothèse de l'existence à la ménopause, comme à la puberté, de fantasmes incestueux; à ceci près que, c'est le fils de cette femme mûre, nous l'avons vu, et non plus le père, qui occupe maintenant cette place d'objet incestueux. Ce fils n'a-t-il pas, en naissant, été investi de toutes les qualités de l'Idéal dont la mère auréolait, petite fille, son propre père? Freud disait déjà que le lien tendre à l'enfant est infiltré d'adjonctions sexuelles inconscientes. Elle donne ici, me semble-t-il, sa plus importante contribution à la sexualité en milieu de vie.

Freud a toujours maintenu l'idée qu'il y avait au moment de la ménopause une formidable poussée libidinale. Si certaines femmes le reconnaissent, elles ne sont pas la majorité. La clinique montre plutôt que beaucoup se disent moins intéressées par leur vie sexuelle, voire l'abandonnent définitivement. Quant aux enquêtes démographiques, nous avons vu que Delbès et Gaymu<sup>40</sup> observent de grandes disparités entre hommes et femmes à partir de la ménopause. Si, entre 50 et 69 ans, la quasi-totalité des hommes ont une activité sexuelle, près d'un tiers des femmes en sont déjà privées. Le fait qu'elles soient plus souvent sans partenaires n'explique pas tout, puisque l'abstinence augmente avec l'âge, même chez celles qui sont en couple. Y aurait-il alors, contrairement à ce que pensait Freud, une baisse de la libido ?

Bien qu'elle ne soit pas sans intérêt pour la clinique de la ménopause, je laisse ici de côté la frigidité *primaire*, qui connaît une autre étiologie : l'envie du pénis, mais aussi le lien à la mère. Pour Madeleine Gueydan, nous l'avons vu, si un nombre significatif de femmes disent n'avoir connu de véritable jouissance qu'après la ménopause, c'est parce qu'elles ont enfin pu faire le deuil du lien à la mère. Je laisse aussi de côté celles qui, à la ménopause, continuent d'être frigides.

Les causes de l'impuissance masculine, telles que Freud les décrit dans ce texte, me semblent pouvoir rendre compte de la clinique des femmes qui disent avoir perdu l'intérêt qu'elles éprouvaient auparavant pour les relations sexuelles. Il ne s'agit pas d'un phénomène dû à l'âge ou à des facteurs biologiques. De ce point de vue, je rejoins Delbès et Gaymu<sup>41</sup>. Je propose, au contraire, d'envisager ces désaffections, cette clinique de la perte de l'intérêt sexuel à la ménopause comme la conséquence d'une inhibition face à des fantasmes incestueux. Ce

---

<sup>38</sup> De Neuter P.: « Le mythe de l'enlèvement d'Europe: considérations actuelles sur le désir de l'homme à l'aube et au midi de la vie », in *Le Bulletin freudien*, septembre 2001, Bruxelles, n° 37/38, p. 75-105.

<sup>39</sup> Deutsch H.: (1944) *La psychologie des femmes: étude psychanalytique*, PUF, Paris 1967, vol. II p. 391-418

<sup>40</sup> Delbès C., Gaymu J: « L'automne de l'amour: la vie sexuelle après cinquante ans », dans *Population*, n°6, novembre-décembre 1997, éd. de L'INED.

<sup>41</sup> Delbès C., Gaymu J: « L'automne de l'amour: op. cit.

désintéressé serait la face visible d'une poussée passionnelle, inconsciente, vers un fils ou un homme de l'âge d'un fils. Freud avait déjà démontré les influences inhibitoires qui découlaient du choix d'objet incestueux à la puberté. Quelles seraient, selon lui, les causes de ces influences inhibitoires chez un homme ?

Le premier facteur consiste dans le sentiment du sujet de ne pas avoir d'autre choix que celui de l'objet incestueux : soit parce qu'il n'a pas le droit de choisir, soit parce qu'il n'a aucune chance de pouvoir choisir quelqu'un de convenable. On peut aisément l'appliquer aux femmes qui traversent la crise du milieu de la vie. Qu'elles n'aient plus de partenaire fixe ou qu'elles connaissent un désert dans leur vie érotique avec le conjoint, elles auront beaucoup de difficulté à s'écarter de l'objet *fils incestueux* si elles ont le sentiment - à tort ou à raison - qu'au registre de leur vie érotique, rien ni personne ne les attendent. Il ne leur reste plus alors qu'à supprimer de leurs représentations psychiques le courant érotique et à surinvestir le courant tendre sur le fils.

Le deuxième facteur, selon Freud, advient d'un trop grand investissement érotique de l'objet infantile. De même, il sera plus difficile pour une femme, à la ménopause, de trouver ou de retrouver un objet autre que le fils quand ce dernier a été trop fortement investi libidinal et érotiquement, au détriment du lien au mari ou à l'amant.

Beaucoup de femmes, au milieu de la vie, trouvent leur bonheur en s'investissant dans le lien tendre au fils adulte. Pour que ce lien ne soit pas source d'une angoisse équivalente à celle de la patiente d'Helene Deutsch, il leur faut sacrifier toute vie sexuelle, ou du moins le plaisir érotique, pour que l'image de ce fils, devenu homme, ne vienne pas éveiller chez elles le démon de midi. Dans cette période ménopausique, une majorité de femmes relatent aux gynécologues des modifications de la sexualité, allant plutôt dans le sens d'une diminution de la libido, de la fréquence et de la qualité des rapports. Je pense que la cause est à chercher du côté d'une inhibition psychique des fantasmes sexuels.

J'ai rencontré des inhibitions de la sexualité à la quarantaine qui dérivent de ce même complexe : l'angoisse face à la présence d'un fils tendrement aimé qui, du jour au lendemain, devient un bel homme en pleine possession de sa puissance sexuelle.

Ingrid, une belle et grande blonde de la quarantaine, se plaint d'un désintéressé nouveau pour sa vie sexuelle avec son mari, d'autant plus étonnant que ce dernier l'aime et la désire. Légèrement plus âgée qu'elle, cet Allemand encore vigoureux, donne de la valeur à leur vie érotique. Ce désintéressé a coïncidé, chez elle, avec la puberté de son fils aîné, grand jeune homme, qu'elle décrit avec une abondante chevelure érigée autour de la tête. Elle a d'ailleurs l'impression de trop le surveiller, comme s'il fallait protéger l'humanité contre les excès sexuels qu'elle suppose à ce fils. Elle dit venir en analyse, entre autres, pour être moins sur son dos.

L'analyse d'un premier rêve l'amène à prendre la mesure de son lien incestueux au fils, ce qui la rend plus libre et plus tranquille dans sa relation avec lui. Pendant quelques temps, elle retrouve une vie sensuellement plus épanouie avec son mari. Un nouveau désintéressé sexuel surviendra au moment de la ménopause qui coïncide avec l'entrée en puberté de son second fils. La réactivation du fantasme incestueux inconscient est patente dans le cauchemar qu'elle apporte, très angoissée, à une séance matinale : Elle se trouve sur une plage, avec ce deuxième fils, quand une baleine survient et le mange. Rien, dans le récit de ce rêve ne lui rappelle un quelconque événement récent. Les associations ne viennent qu'après sollicitation. Une baleine ? Cela ne lui rappelle tout d'abord rien. Mais, il y a quelques jours, en se regardant dans la glace, elle a pensé qu'elle était trop grosse, comme une baleine. Cette analysante vient d'une communauté allemande du sud du Brésil où il est habituel de dire d'une femme un peu forte qu'elle ressemble à une baleine. Pour le reste, elle ne voit rien. Nous menons cette cure en français, langue qu'elle parle fort bien mais là, je lui demande de traduire son rêve en portugais. Quand elle s'entend dire, dans la langue de son pays, que la baleine a mangé le jeune homme, elle éclate de rire. En effet, au Brésil « *comer* », manger, veut dire en argot baiser. La baleine avait donc baisé le fils au bord de la mer.

Helene Deutsch ne fait pas qu'énoncer la possibilité de pareils fantasmes amoureux, elle affirme que l'objet d'amour de la femme de cet âge est le fils<sup>42</sup>. Deutsch parle ici d'un nouveau mythe d'Edipe ; je propose de l'appeler plutôt *Complexe de Jocaste*.

## DES VENDANGES EN AUTOMNE : UN REVE QUI N'EST PAS IMPOSSIBLE

Pour une femme, parvenue au milieu de la vie, pouvoir en parler permet de prendre une distance amusée par rapport à ce type de fantasme inconscient, bien plus fréquent que ne le laisserait penser le silence qui l'entoure. Savoir que cela est normal, en tant que fantasme, même si le fils réel reste marqué de l'interdit de l'inceste, dégage le droit à désirer tout autre homme

L'acceptation du complexe de Jocaste ouvre la possibilité à une nouvelle période amoureuse. Alors, si une femme sait prendre en compte les conditions spécifiques du désir masculin, il n'est pas impossible d'espérer que les charmes brûlants de son été indien cessent d'inquiéter le partenaire et qu'il puisse la suivre vers l'automne en en savourant les fruits. Après tout, il n'y a de vendanges qu'en automne.

Marie Christine Laznik  
45, rue de Richelieu  
75001 - Paris

---

<sup>42</sup> J'aurais tendance à nuancer le propos car il n'y a pas de généralisations possibles pour des femmes, et une femme peut aussi être amoureuse d'une autre.